

Bonnes gens de chez nous

Le haut-poirier

Monsieur le Curé était parti faire une cure à Bains-les-Bains. Une cure pour un curé! Enfin soit!

Un jeune séminariste le remplaça. pas tellement de notre siècle, surtout pour les confessions.

Monsieur l'Curé, lui, y nous connaît, y nous comprend, mais quelqu'un qui n'est pas de chez nous! Alors on s'est dit: "On va envoyer les gamins!"

Le Mimile "essuya les assiettes". Entré dans la calougeotte du confessionnal, il susurra: "Mon Père, je m'accuse d'avoir péché...", puis, se libérant tout d'un coup, ajouta: "Je m'accuse aussi d'avoir fait le haut-poirier avec le Joseph, et maman n'veut pas! Elle dit qu'c'est pas beau!"

Le jeune abbé se demandait bien ce que ça pouvait être, l'histoire du haut-poirier. Le Mimile s'en rendait

bien compte et, ingénument, proposa: "Vous ne savez pas ce que c'est, M'sieur l'Abbé, on peut sortir une minute, j'vas vous montrer!"

Confesseur et pénitent sortirent de l'église et le jeune Mimile fit le haut-poirier, mains au sol et pieds contre le mur.

A ce moment passaient deux bonnes vieilles câcattes de la grand'rue, la Léontine et l'Eudoxie qui s'en allaient porter des fleurs à l'autel de la Vierge. Elles virent l'abbé qui, bras croisés, contemplait le Mimile les pattes en l'air.

"Ah! s'écria l'Eudoxie, on a rudement bien fait de ne pas aller à confesse auprès de c't'abbé-là. T'as vu, Léontine, les drôles de pénitences qu'il donne à ses fidèles? Encore un du nouveau siècle! J'ai pas envie de lui montrer mes dessous!"

NB: Ce texte est un des derniers écrits par l'auteur. Madame Nouveau a bien voulu nous le confier, bien qu'il ne soit pas achevé. Un vieux Scrofulien venait de lui conter l'anecdote...



Los boutons d'queulotte

C'était dans le temps que Monsieur le curé Rousselot nous desservait, peu après la guerre. On manquait encore de beaucoup de choses.

Un dimanche, en prêchant, il rappela qu'il trouvait encore quelques boutons de culottes dans les quêtes et il acheva ainsi:

"Prenez bien garde, mes frères, nous sommes encore dans la crise, nous manquons encore de tout. Si vous continuez ainsi, vous n'aurez bientôt plus de boutons pour tenir vos culottes, elles tomberont sur vos pieds, ça fera du beau! Qu'est-ce que nous verrons?"

Les paroissiens comprirent que les boutons de culottes valaient plus que la petite pièce de monnaie en aluminium qu'ils mettaient dans la quête du cher abbé Rousselot et celui-ci n'en trouva plus...

Ç'atau do l'tot que Monsure Queuret Rousselot nous desservau, i paôue épret let guerre. On manquau quot de bin dos choses.

In dimoche, o prochant, y rappelait qu'y trouvau quot quèques boutons d'queulottes dedot los quêtes et y récheillevi ainsi:

"Peurnet ben wate, mos frères, je sont quot do let crise, je minquont quot de tourtout. Si ve continuet inlà, ve n'arret bintoûe puë de boutons poûe tenie voûes queulottes, eule chaurron d'cheu voûes pies, ça feret don bé! Qu'ot ce que je vorron?"

Los parouessiens compournère que los boutons d'queulottes valin peu que let p'tiote pîce de monnaie o n'aluminium qui mottin do let quête d'eul chire abbet Rousselot et cîe-ci n'o trouvet pûe...

Let pée de chagrin

Ceux qui ont lu Balzac savent bien ce que c'est que la "peau de chagrin"! C'est une peau qui se raccourcit toujours un peu, n'est-ce pas! Ce serait trop long de vous donner des détails...

Voici quelque chose qui lui ressemble un peu: ça s'est passé il y a déjà longtemps, mais les vieilles gens du village se le rappellent encore bien.

Ce jour-là, le Julien Bernheim, qui connaissait tout le monde, était venu faire une vente de terres, de vignes et de prés. Tous les gens du village et des environs étaient venus. Ces choses-là intéressent beaucoup de monde.

Après avoir déjà vendu quelques parcelles, notre marchand cria: "Le numéro six, une terre au "Chauffour", de cinq hommées, un demi-jour, François Poirson d'une part et Nicolas Husson de l'autre. A combien, messieurs?"

"Mais, lui répondit l'Ernest Bouchon, elle n'existe plus. Les deux voisins en ont pris un peu chaque fois qu'ils labouraient, ils se sont rejoints au milieu..."

Le notaire, un homme qui avait de l'instruction, dit ainsi: "Mais, c'est une vraie peau de chagrin!"



Le béret neuf, ample comme
béret de chasseur alpin

Coles qu'ont leu Balzac savon bin ce que ç'ot que let "pée de chagrin"! C'ot eune pée qu'eusse raccourcit toujoué i paoûe, ne m'est! Ce s'rau trop long de ve d'ner dos détails...

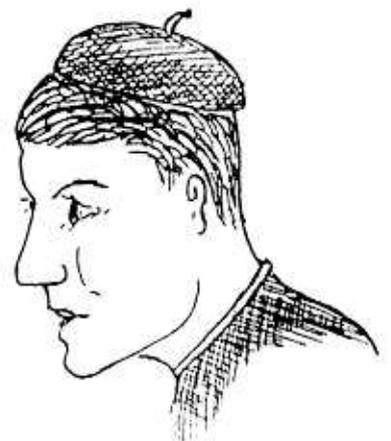
Voci ya que que l'i ressonne i paoûe: ça s'est passet y n'est dojet longtot, mâ los veilles geos d'eut villache s'o reppelon quot bin.

Let joûnaye let, eut Jeulien Bernheim que queneuchau tout chécun, atau veneu fâre eune petiote vente de tarres, de vins, de prés. Tourtous los geos d'eul villache équot dos environs atin veneu. Lot chouses let intéresson maoué de monde.

Epriet aouïe dojet von'deu quèques parcelles, noût'marchand criait: "Eul neu-méro cheille, eune tarre au Chauffoûe, d'in demi joûe, Fanfan Poirson d'eune part et Colas Husson d'aute. Et combin, messieurs?"

"Mâ, que li répondit eul Nénesse Bouchon, eul n'existe pû, y n'est pû rin, los daoûes voisins o n'ont pris i paoû chèque foûe qui rabourin, y se sont rejoint do eul mitant..."

Eul notaire, qu'atau in'houmme qu'avau de l'instructieûn dit inlà: "Mâ, ç'ot eune vraie pée de chagrin!"



Après un orage: c'est une calotte
d'enfant de choeur!

C'est ça, la peau de chagrin!

La vitre et la noix

Si Jean de la Fontaine avait connu cette histoire, il en eût fait une fable!

C'était en 1945. La caserne du 15ème Génie, à Bautzen, quartier d'Ecrouves, près de Toul, venait de perdre ses derniers occupants et on y vendait des "surplus américains", c'est-à-dire toutes sortes de choses hétéroclites, allant des baraques en bois aux ponts de bateaux, en passant par les grillages du camp de PG qui, après avoir servi à des prisonniers russes gardés par des soldats de la Wehrmacht, avaient ensuite servi aux soldats de cette armée, gardés par les anciens prisonniers russes. Ainsi l'avait voulu le sort des armes!

C'était un matin. Un "gros personnage" acquit tous ces bateaux, prévus pour le passage du Rhin, une véritable armada, et reçut sur l'heure, des adjudicataires, le titre époustouflant de "Grand amiral de la Flotte". Je devins moi-même acquéreur d'un lot de treillage et de piquets qu'il me fallait démonter et que je destinais à la clôture de mon jardin.

A midi, tout le monde des acquéreurs, plutôt petits que gros, se rassembla en un baraquement de bois pour y prendre repas sur le pouce, avant de préparer et d'enlever les lots. Je m'assis à une table, près de moi le "petit Zidore", de son vrai nom Roger



Bistorin, et que tous appelaient du prénom de son père. De ma musette, je sortis une vingtaine de noix, avec l'intention de les partager avec mon jeune compagnon.

C'est alors qu'un Toulinois, également acquéreur d'un lot, s'approcha de moi et me présenta une requête: "Ca ne vous ferait rien, Monsieur, de me donner une paire de noix? Je voudrais faire une démonstration spectaculaire en présence de tous!"

-Avec plaisir! Mais prenez donc!"

Et je lui tendis quelques noix.

C'est alors que l'homme, se tournant vers le public -une trentaine de personnes qui occupaient la pièce- s'écria: "Voyez, Messieurs, cette noix que je tiens en main, je vais la lancer de toutes mes forces dans un des carreaux de la fenêtre. Contrairement à ce que vous pensez, la vitre résistera et c'est la noix qui se fracassera!"

L'attention devint générale -et tout bruit cessa dans la pièce. On se serait cru à l'église, lors de l'élévation!

L'homme prit son élan et...v'lan! La vitre s'effondra en miettes comme

un pare-brise fracassé par un caillou, et la noix, intacte, ironiquement, roula sur le sol!

Ah! Ce fut un beau charivari! Et pour la démonstration spectaculaire annoncée, oui, vraiment, ce fut du spectacle. Jamais je ne vis rire de si bon coeur et les félicitations fusèrent, moqueuses, de toutes parts.

Et pourtant, calme revenu, l'homme voulut reprendre, avec une deuxième noix et une autre vitre, l'expérience qui avait si lamentablement échoué.

Impartialement, je dois dire que cette fois, la noix se fracassa sur la vitre qui résista. La démonstration, cette fois, était concluante. Combien c'était regrettable que la première l'eût précédée. C'est égal, tout le monde avait bien ri et c'était là l'essentiel. Et j'ai bien excusé l'auteur. Vraisemblablement, il n'avait pas appris la pédagogie. Mais que penser du professeur qui annonce le résultat d'une expérience, du journaliste sportif qui, à l'avance, vous assure match gagné, du chasseur qui vend la peau de l'ours...?

Los Bigames

Ce n'est plus qu'un souvenir, il y a bien longtemps de cela. Nous étions déjà rattachés à la France, du temps du bon roi Henri et de Mgr. Porcelet de Maillane, évêque de Toul. Ce n'est pas d'hier, n'est-ce pas!!

Les "Macquâs", les hommes de Lagney, n'étaient plus satisfaits de leurs femmes. Elles étaient devenues ennuyantes et malgracieuses. Ils décidèrent tous de changer de femmes. Cela ne pouvait durer ainsi. Elles verraient bien ainsi si les autres hommes valaient mieux qu'eux.

Avertis, les chanoines de la cathédrale leur firent la morale. Ils n'admettaient pas cela. On n'avait jamais rien vu de pareil dans le diocèse de saint Mansuy!!

Ce n'ot puë qu'in souvenie, y n'est bin longtot de celet. J'atin dojet rattachets et let France, do l'tot d'eul bon roi Henri et de Mgr. Porcelet de Maillane, évêque de Taoûe. Ce n'ome d'hier, ne m'et!

Los "Macquâs", los hoummes de Lagney, n'atin pûe satisfaits de loues foummes. L'atin devenues enneuyantes, maugréantes. Y décidèrent touttout de chinger de foummes. Ça ne pouvau deurer inlà. Eulles vaurin bin si los autes hoummes valin moye que z'aoûes.

Avertis, los chanouennes de let cathédrale loue z'y firent let morale. Y n'admettinrent eucelet. On n'avau jêmâe rin veu de pareil do eul diocèse, depeuye saint Mansuy!!

Mais nos "saprées" femmes ne trouvèrent pas meilleurs les autres hommes qu'elles avaient repris. C'était tout du pareil au même.

Et puis, les hommes n'étaient pas mieux servis non plus. Ni la soupe, ni le reste ne valaient mieux. Tous, hommes et femmes, regrettaient leur premier mariage.

Quelques mois après, tout était revenu comme avant, tout le monde fut bien content, les chanoines compris. La leçon avait servi.

Mâë, nous saprées fougmes eune trouvinrent meilloûes los autes hoummes que l'avin repris. Ç'atau tourtou dos pareils aux mêmes.

Et peu, los hoummes atin quot moins bin servis non pûë. Ni let sope, ni eul rechte eune valin meuye. Y regrettin tourtous, hoummes et fougmes, loûe pre-mèye mériache.

Quèques mois épret, tourtout atau eureve-neu coumme devot, tout chécun fit bin content, los chanouennes compris. Let leçon avau servi.

L'pot au feu d'eul dimoche

Un beau dimanche, la Justine, qui habitait rue du Baron Louis à Toul, venait de faire sa toilette pour aller à la messe à Saint-Gengoult. Elle était en retard.

Elle plaça sa serviette, la savonnette et puis l'éponge sur la table et puis elle prépara le pot-au-feu de midi et posa le couvercle de la marmite sur la même table.

Quand elle eut terminé ses préparatifs, elle replaça le couvercle sur le pot à soupe qu'elle mit cuire sur la cuisinière.

Lorsqu'elle revint de la messe, elle regarda sa soupe pour voir si elle avait cuit, elle leva le couvercle, mais elle ne vit plus qu'une masse informe. On aurait cru de la pâte: le bouillon avait disparu.

C'était l'éponge mouillée qui s'était collée en dessous du couvercle de la marmite et qui avait cuit dans la soupe et bu tout le bouillon.

I bé dimoche, let Jeustine que demorau to dos let rue d'eul Baron Louis et Taoûe, v'nau zo de fâre set toilette pouë aller et let mosse et Saint-Gengoult. L'atau zo o retâe.

Eulle piacet set serveitte, let savonnette équot l'éponge d'cheu let tâye et pu, eulle préparèt eul pot-au-feu de mey'di et posèt eul couvert de let marmite d'cheu let même tâye.

Quand l'et éveut terminet so préparatifs, l'eurepiacet eul couvert d'cheu eulpot de sope qu'eulle mottet queure d'cheu let cûjenère.

Quand l'eureveni de let mosse, l'eureoûatet set sope si l'avau queuyie, eulle louvet eul couvert, mâe eulle ne voyait pûe qu'eune masse d'on ne set qu'ossot. On n'arou creu de let pâte: eul bouillon atau zo dispareu.

Ç'atau l'éponge mouillèye que s'atau collèye d'zou eul couvert de let marmite et qu'avau queuyie dot let sope et qu'avau beu tourtout eul bouillon!

Le cochon au pétrole

Ce n'est pas une fable. Le Colas de Bruley a bien existé, et aussi son cochon. Le Colas avait même une famille nombreuse, et ces pauvres gens, pour vivre, tiraient le diable par la queue car, à l'époque, il n'était point d'allocations familiales.

Les bonnes années, tous vivaient tant bien que mal avec les produits d'un pauvre lopin de terre. Les mauvaises années, ne "revoyant" point d'argent, ils se privaient, s'efforçant, comme disait La Fontaine, de "subsister jusqu'à la saison nouvelle" et d'atteindre, le croiriez-vous, le mirifique temps des cerises qui, pour eux, était bien plutôt celui des belles ventrées que celui des tendres amours de la chanson.

Cette année-là, le Colas avait acheté un petit goret au Colardelle, le marchand de cochons local (note) qui, en sa charrette, véhiculait de village en village des litées de petits goret roses, piaillants et tirebouchonnants, et qu'il brandissait triomphalement, tenus par les pattes de derrière.

Note: Ainsi, M. Collardelle était le marchand de petits cochons de Bruley. Je l'ai vu maintes fois quand il venait vendre ses goretts à Pagny-derrière-Barine où j'ai passé mon enfance, en 14-18. C'était au village, un personnage tout comme le bouilleur de cru, car sa marchandise attirait irrésistiblement les gamins que nous étions. M. Collardelle était le grand-père de M. Touvenot, le peintre toulouais bien connu et qui choisit bien souvent les Côtes de Toul comme sujets de ses toiles. (R.N.)

Autres marchands de petits cochons du Toulouais: M. Boulangé, père de Jean Boulangé, le patoisant de Punerot-Colombey, mon collaborateur, Augustin de Blénod-lès-Toul, Rouyer de Gye, Gaillet et Guenel de Germiny, Zigowitz, peut-être d'Ecrouves, et puis le "Tauré de Cholot", le Taureau de Choloy, qui devait s'appeler Leclerc et qui, en l'hiver 1914, prit une fameuse cuite en allant chercher des petits cochons chez papa Boulangé. (J.B.)

Fut-il bienvenu en la famille, ce petit cochon qui poussait comme un champignon, se gorgeant des patates de la chaudière, agrémentées parfois de feuilles de choux ou de salade, de l'eau grasse de la vaisselle et de quelques grains d'orge, spécifique reconnu du mal de pattes, chez les cochons s'entend.

Le goret avait un nom. C'était Dudule, c'était l'espoir des jours meilleurs, de saucisses en chapelets, de boudin bourré d'oignons, d'andouilles appétissantes, de jambons dodus, de grillades savoureuses, toutes choses succulentes qui eussent garni fort avantageusement une corne d'abondance ou le mât de cocagne de la fête du 14 Juillet. Entendons-nous! Après le sacrifice! Car les cochons, chacun le sait, ne font du bien qu'après leur mort!

Quelques mois passèrent et puis ce fut le grand jour. Pour la famille du Colas, s'entend! Pas pour Dudule qui, poussé par derrière, halé par devant et réciproquement, fut sorti de la soue, hurlant comme un possédé, comme s'il pressentait le sort lamentable qui était le sien.

Que les hommes sont donc versatiles et qu'il était loin le temps où on le choyait, où on le dorlotait comme l'enfant chéri de la maison!

La mort du Dudule, je ne vous en parlerai pas tellement. Elle fut affreuse, comme toute exécution et c'est bien pour ça qu'on a supprimé la peine de mort. Chez les hommes! Pas chez les cochons!

Couché sur la "bagnotte" retournée, maintenu de toutes parts, mais hurlant de désespoir, Dudule fut proprement saigné. Et quand cessèrent ses derniers soubresauts, le Colas et ses aides bénévoles s'en furent boire au logis le verre qu'ils avaient bien gagné.

Si j'étais Marseillais et si je galéjais avec autorité, je vous affirmerais qu'à leur retour, le pseudo-défunt, repre-

nant du poil de la bête, avait pris le large et en même temps la clef des champs. La chose s'est vue, mais soyons objectif, pas ce jour-là et pas à Bruley!

Non! Quand les exécuteurs, rafraîchis, s'en revinrent au lieu de l'exécution -j'allais dire en place de Grève!- Dudule, mort innocemment, n'avait pas bronché, la justice immanente n'ayant pas encore daigné brandir ses foudres vengeresses.

Notre cochon fut arrosé d'eau chaude, râclé au coutelas puis, propre comme un sou neuf, il fut pendu à l'échelette par les pattes de derrière, ouvert sur toute sa longueur et soulagé de ses viscères.

Il fallait débiter la bête. Et là, le Colas crut devoir s'éloigner des rites. Il émit cette idée bien à lui d'utiliser en fait d'assises, non la "baignotte" retournée, trop basse à son gré, mais la grande table de cuisine, plus à hauteur selon lui.

Et pour ce découpage, après s'être servi d'une lame solide mais qui, introduite entre deux vertèbres se révéla trop flexible à son gré, il utilisa sa solide hache de bûcheron, irrésistible selon lui, en fait de désarticulation.

N'eût-il pas mieux fait de s'en tenir à son coutelas? Jambes écartées et bien d'aplomb, il brandit sa hache et l'abattit de toutes ses forces, approximativement entre deux vertèbres.

Ah! Je vous vois venir! Vous allez penser: il a coupé le cochon et enfoncé la table du même coup! Vous n'y êtes pas! Le "han" de l'effort fut coupé par un authentique fracas de verre brisé, suivi d'une projection circulaire et bien inattendue d'un liquide odorant.

De sa hache, le Colas avait frappé en plein dans le réservoir de la grosse lampe à pétrole suspendue au-dessus de la table et, le réservoir de la lampe avait intercepté le coup destiné à l'échine de Dudule.

Le corps béant du cochon avait reçu la masse du liquide, les éclaboussures allant à tout le voisinage, voire au pantalon du Colas.

Mais le drame n'apparut qu'ultérieurement en toute son ampleur. On eut beau laver la bête à grande eau et broser les chairs, la désagréable odeur persistait toujours. La viande des côtelettes, on dut le reconnaître, était proprement inconsommable et la soupe au lard se paraît invariablement de cercles concentriques et irisés comme la "couronne de saint Gérard".

Le Colas ne sauva vraiment de son cochon que ce qui avait été recueilli ou extirpé avant la catastrophe: le sang, la toilette, tripes et boyaux. Véritablement, c'était un désastre et l'âme de Dudule dut bien se réjouir, au paradis des goretts!



Deux unités de la "Home Fleet"

Fin décembre 1947, après un été particulièrement chaud, la Lorraine souffrit gravement des inondations. En une relation que, quelques années plus tard, je fis de l'événement, je glissai cette petite phrase que je tenais de M. Lanty, ancien maire de Gondreville: "Le Gustave voyait son lit nager!"

Quelques jours plus tard, je recevais de M. Jacques Jean, du pays des Sotrés et des Cholotines, une lettre explicative et qui me mit en gaieté car elle était fort amusante. Oyez plutôt!

"Au sujet du Gustave qui voyait son lit nager, eh bien, c'était mon grand-père! Et cela ne s'est pas passé de cette façon: il était dedans!"

Le comique de cette situation, en son parallélisme avec le tragique des circonstances, mérite commentaire.

Ce soir donc, à Gondreville, les choses semblaient tourner à la catastrophe. Les eaux montaient irrésistiblement. Un tas de fumier flottait d'une pièce dans les remous non loin du pont, tandis que des stères de bois passaient au courant avec mille choses hétéroclites. On vit même, lancé à belle allure, un pont provisoire en bois, venu de la haute Moselle.

Le Gustave se sentait impuissant. On combat le feu... avec de l'eau! Allez donc combattre l'eau qui monte... avec du feu! Il dut donc se résoudre à une attitude passive en tous points. Dès que s'éteignit l'électricité, son épouse souffrante évacuée au premier étage,

il se coucha en son lit où bientôt il s'endormit du sommeil du juste.

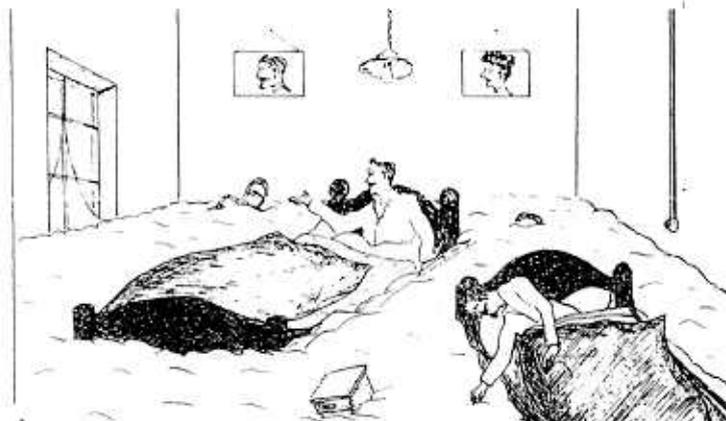
Quand, dans l'obscurité du petit matin, il s'étira, il tâta pour empoigner ses pantalons qui se trouvaient sur une chaise. C'est alors qu'il eut la surprise de tremper la main dans l'eau! Son lit flottait comme une unité de la Home Fleet! Hélas! Plus de culottes, ni de chaise, tout nageait!

Heureusement, il était en caleçon, et c'est en caleçon que son fils le récupéra, le jour venu.

Mais le plus cocasse en l'histoire, c'est que, dans le lit voisin, qui flottait lui aussi, il y avait un autre habitant du village, le Camille Maurice! Sa maison inondée, celui-ci avait voulu s'en éloigner en barque, mais les courants contraires et les tourbillons avaient dressé celle-ci contre un mur où elle s'était retournée. Le Camille ne s'en était tiré qu'en nageant vigoureusement et avait échoué à la maison du Gustave où celui-ci, réveillé, lui avait accordé le droit d'asile et lui avait charitablement offert un lit vide pour y passer la nuit, après qu'il se fût débarrassé, naturellement, de ses vêtements trempés.

Et c'est ainsi qu'au petit jour, on put contempler, en la demeure du Gustave, ce spectacle insolite de deux lits naviguant de conserve, apparemment pilotés par deux gars du village et formant escadre en quelque sorte!

Lequel des deux portait la marque du vaisseau amiral? Il ne m'en fut rien dit!



Eul Nom du Père

Un homme de Maxey alla chercher son voisin afin qu'il lui serve de témoin à la mairie, sa femme ayant eu un petit dernier dans la matinée.

Ils allèrent à l'école, trouver le nouveau maître qui était secrétaire de mairie, afin qu'il l'inscrive sur les registres.

Ils passèrent à la salle de la mairie. Le nouveau maître d'école, qui venait d'arriver dans la commune, prit son registre et commença à écrire:

"Par devant nous, Maire de Maxey, officier de l'Etat-civil, est comparu..."
Comme il ne connaissait pas les hommes-là, il demanda sans relever la tête: "Le nom du père?"

Nos deux innocents firent le signe de croix!

Le maître d'école, qui n'avait rien entendu, ni rien vu, répéta: "Le nom du père?"

Ils répondirent: "Mais, nous l'avons fait tous les deux, Monsieur!"

Y n'houmme de Mâchey alla quéri eusse voisin pou qui li serveusse de témoin é lé mairerie, sé foumme avo éveut petiot dîreya dot lé matinaye.

L'allin à l'acoûle, trouvet eul nové mâte qu'ato greffÿe, pou qui l'inscriveusse d'cheu los registres.

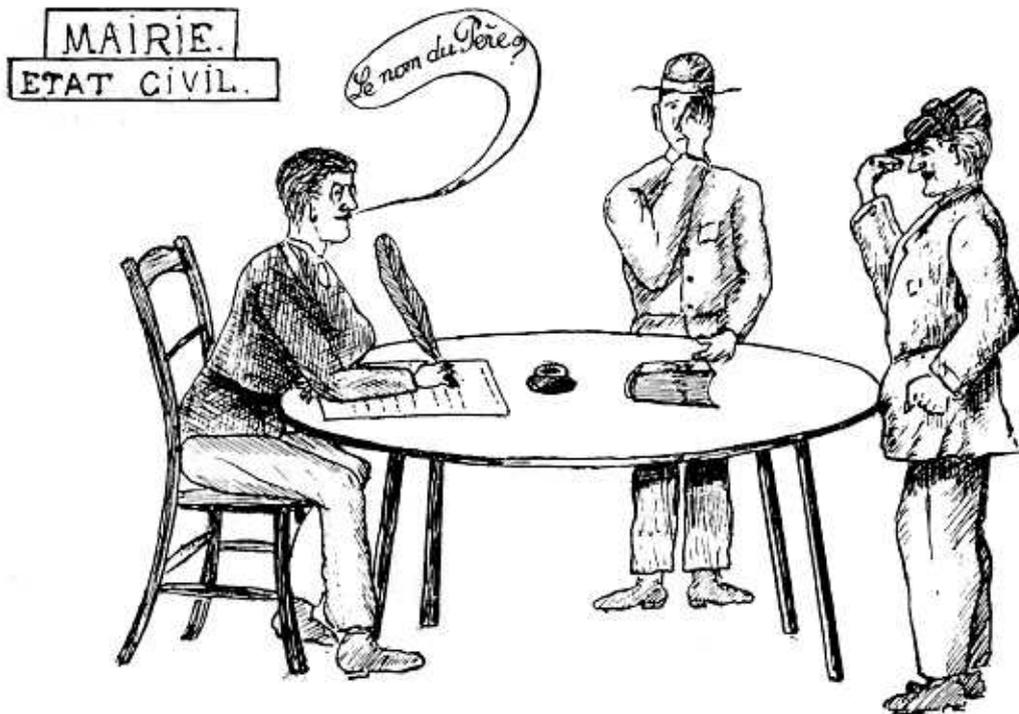
Y pessèrent é lé mairerie. Eul nové mât' d'acoûle que v'nô d'errivé do lé commune, prit euss' registre et quemossé é écrire:

"Par devant nous, Maire de Maxey, officier de l'Etat-civil, est comparu..."
Coumme y ne queunécho los houmme-là, y demandé sans releuvé lé tête: "Le nom du père?"

Nou daoûe z'innocents fayièrent eul signe de croix!

Eul mât' d'acoûle que n'évau rin oeilli, ni rin veut, répétet: "Le nom du père?"

Y répondirent: "Mâ, je l'on fâ tous los daoûe, Mossieu!"



Lé consultatiéûn

Cette année-là, il faisait très chaud. Les laboureurs s'en allaient bien avant que le soleil ne se levât. Ils étaient bien plus tranquilles avec leurs chevaux.

Ce lundi là, le gros Dominique, qui habitait Autreville, au bord de la grand-route, s'était levé de bonne heure, un peu après minuit.

En sortant devant chez lui, il trouva un homme qui était accroupi. Il ne pouvait se redresser et baragouinait on ne sait quoi.

Il pensa aussitôt que c'était un pauvre bougre qui avait passé sous un camion et que c'était pour cela qu'il ne pouvait se redresser.

Le médecin demeurait à côté: il alla tirer la sonnette. Celui-ci, qui avait déjà été dérangé dans la soirée, se releva en maugréant.

Avec sa lampe électrique, il examina le pauvre accidenté et lâcha un juron...

C'était un Polonais -c'est pour cela qu'on ne le comprenait pas- qui était sorti du café voisin. Bien rond, il avait posé culotte devant chez le Dominique, et puis, en la remettant, il avait mis un bouton de sa braguette dans une boutonnière de son gilet.

C'est pourquoi il ne pouvait se redresser.

L'enneye lé, y fayô bî chaud. Los rabouros s'o n'allin bin devant qu'eul selo eune se louveusse: l'atin bin pu tranquilles avot lous chevaux.

Eul lundi lé, eul groue Minique que demoré à Autreville, cheu lé grand'route, s'atô louvé de bounne hâre, y paoûe épès meinoye.

O sautant fuë devot chie lu, y trouvé in'houmme qu'atô accroupi. Y n'pouvo s'eurdrosser et baragouino on ne sait quossot.

Y chongé auchetoûe que ç'atô y paure maquereau qu'avô pessé dezou in camion et que ç'atô pou celé qui n'pouvô s'eurdrosser.

Eul médecin demeuro zo é coûtir, l'allé tirer lé sinotte. Cie-ci, qu'avô dojé éteu dérangé do lé sorîe, s'eurelouvet o maugrant.

Avo sé lampe électrique, y reouâtet eul paure accidentet et lâcha y jeuron.

Ç'atô i Polonais -ç'ot celé qu'on n'le compeurno'me- qu'avô sauté fuë d'eul café voisin. Bounne et pien, qu'avô poset queulotte devot chie l'Mimique et peu, o lé remottant, l'avô to boutonnet î bouton de sé brayotte do ine boutonère d'eusse gilet.

Ç'atô pou celé qui n'pouvot s'eurdrosser!



Let Postière

Dans ce temps là, chacun n'avait pas le téléphone comme aujourd'hui, n'est-ce pas. La Paulette, la petite demoiselle du téléphone, recevait les dépêches et allait les porter aux intéressés.

Elle n'aimait pas trop cela: c'étaient souvent de mauvaises nouvelles, des morts ou des accidentés. Ce n'était pas agréable, ma foi.

Un jour, elle reçut une dépêche pour annoncer une visite chez des gens qu'elle connaissait bien. Elle inscrivit son texte sur son papier bleu et alla le porter chez les destinataires.

Pour ne pas les effrayer, elle leur dit: "N'ayez pas peur, c'est une bonne visite qui va vous arriver..."

Quand elle fut partie, la mère Antoinette dit ainsi à son homme: "As-tu vu, quelle curieuse, elle l'avait déjà lu avant de nous l'apporter!!!"

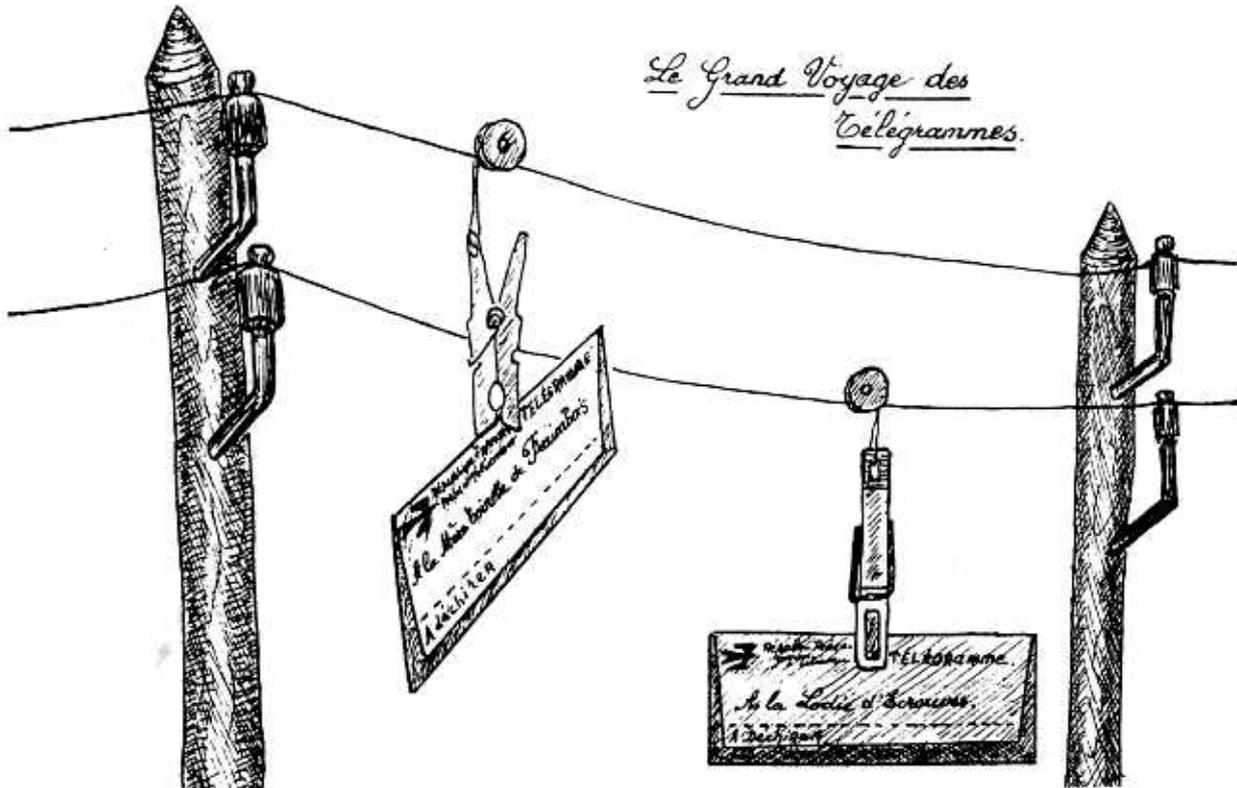
Do eul tot let, tout chécun n'avau'me eul téléphone coumme aujd'heuille, ne m'est. Let Paulette, let petiote demoiselle d'eul téléphone eurecevu los dépêches et allau lo poutiet aux intéressets.

Eul n'aimau'me trop celet: ç'atau souvot dos manres nouvelles, dos moïes ou dos accidentets. Ce n'atau'me agréape, ma foi.

Eune jounaye, l'eurecevi eune dépêche pouë annoncet eune visite chie dos geos qu'eul queunechau to bin. L'inscrivit eusse texte d'cheu eusse papie bleu et allet eul poutiet chie los destinataires.

Pouë ne m'y lo z'effrayet, eul loûe zi dit inlà: "N'ayet me paouë, ç'ot eune bounne visite que va vous errivet..."

Quand eul fut sautet fuë, let mère Toïnette dit inlà esse n'hoummes: "T'aie ti veut, qué queurieuse, eul l'avau dojet leu devant de nous l'éppoutiet!!!"



Les vieilles de notre pays

Un violent feu de cheminée s'était déclaré en la maison de la "Tine". Les voisins l'avaient tout de suite compris, à l'odeur de suie d'abord, puis aux volutes noires qui, s'échappant de la cheminée, retombaient lourdement sur la rue.

En toute catastrophe, les badauds réagissent différemment. Les uns, comme le maître d'école de la fable, analysent les causes et émettent de doctes avis. Ainsi, le "Polyte", arrivé bon premier sur les lieux, s'écrie: "Elle est trop avare! Voilà des années qu'elle n'a pas payé de ramoneur! Ah! On peut bien le dire, il n'y a que la fumée qui sort de chez elle!"

Le "Totor" surenchérit: "Tiès que vous voulez! Son gendre qu'est aux chemins de fer lui ramène des cordes de traverses. Elle ne brûle que ça! Avec la créosote, ça devait arriver: il n'y a rien de tel pour encrasser les cheminées!"

Les autres, moins bavards, réagissent. Ce sont les hommes d'action. Ainsi donc, passé les premiers instants de désarroi et de confusion, on en vint aux mesures qui s'imposaient:

"Faut brûler du soufre et fermer par en haut! Le "Nénesse" a tout plein de mèches soufrées pour ses tonneaux!" cria le "Titi" tout essoufflé.

"Vaudrait mieux tirer un coup de fusil dans la cheminée! C'est radical! assura le "Mimile". V'là justement le "Bébert"! Il chasse et il a tout ce qu'il faut à la maison!"

Le "Bébert", contacté, acquiesça de suite et on dressa une échelle contre la muraille, pendant que le chasseur courait à domicile pour y quérir son arme et ses munitions. Grimpé sur la toiture, l'"Hubert" inclina son fusil, canon à l'ouverture de la cheminée, et pressa la détente.

Boum! Une détonation sourde retentit, suivie d'une dégringolade de suie, de gravats et de petits plombs, mais le feu n'en cessa pas pour autant. Bien au contraire, du trou s'échappa une



pléiade d'étincelles en feu d'artifice! Le "Bébert" réitéra, l'arme étant à deux coups.

La déflagration fut suivie d'un bruit effroyable: l'antique cheminée aux pierres cuites et recuites, n'ayant pas supporté l'onde de choc, s'était écroulée, moitié sur la toiture, moitié dans le grenier, dans un fracas de tous les diables!

Il fallut de ce fait grimper en ces hauts lieux et stopper, à grand renfort de seaux d'eau, le feu envahissant qui, gagnant ces vieilles choses que chacun se croirait deshonoré de ne point entasser en son grenier, menaçait de gagner le foin des lapins.

Bien heureusement, toutes ces péripéties imprévues aboutirent à une rapide extinction. Et chacun respira.

Le "Polyte", s'éloignant, revint pourtant à son idée première: "Je vous l'avais bien dit que c'était une râpiate! De sa vie, elle n'a jamais fait remettre un enduit à sa cheminée!"

La "Tine", mal remise de ses émotions, l'entendit et, vexée, rétorqua pour sa défense: "Mais, elle n'était pas vieille, ma cheminée! Elle avait été refaite à neuf au temps de ma grand'mère, la "man Virginie"!"

Elles sont toutes comme ça, les vieilles de notre pays!